

Inauguration de la Stèle du Carrefour Bellicart à Compiègne
21 août 1988
Discours de Pierre Bur.

"Nous sommes le 17 Août 1944. Une chaleur étouffante tombe sur Compiègne. Au camp d'internement de Royallieu, 1250 hommes qui si l'on excepte quelques trafiquants de marché noir et autres truands, ont osé dire Non à l'Allemagne nazie, 1250 hommes sont rassemblés sur la place d'appel.

Immédiatement regroupés au Camp C et nantis de quelques nourritures, ils sont embarqués dans des camions. Un convoi s'ébranle en direction du carrefour Bellicart où l'attend un train de wagons à bestiaux. Ces sinistres wagons qui, tout à l'heure, tels des cercueils renfermeront à jamais leurs illusions et leurs rêves de liberté.

Huit chevaux, 40 hommes ! Il n'y aura pas de chevaux, et les hommes ne seront pas quarante par wagon mais bien 80, 100, 110 voire 120 entassés comme des bestiaux. Un bruit de chaîne et de ferraille leur indique très vite que les portes sont bouclées comme celle d'un tombeau.

La nuit tombe, pas un souffle d'air ne vient apporter le moindre soulagement aux prisonniers qui s'organisent comme ils peuvent dans leur nouvelle cellule autour d'un bidon destiné à servir de tinette.

Les effluves émanant des corps en sueur se mêlant à la lourdeur d'air, d'entrée l'atmosphère est irrespirable. On entend déjà ici et là quelques vociférations doublées de gémissements émanant des vieillards et des malades qui déjà, réclament à boire, car vous vous en doutez bien, pas la moindre goutte d'eau n'a été embarquée dans ces wagons infernaux. La nuit s'écoule lentement... lentement, et la fraîcheur tant espérée ne tombe toujours pas sur le convoi immobilisé.

Au petit matin, enfin il s'ébranle. Un air bienfaisant pénètre par le vasistas grillagés de fils de fer barbelés. L'espoir renaît... pas pour longtemps car à la fraîcheur matinale succède bientôt l'étuve. Au fil des kilomètres, les tinettes se remplissent. Vociférations et gémissements redoublent, des bagarres se déchaînent, il arrive même que des couteaux initialement camouflés pour déclouer une planche de wagon dans un but d'évasion servent à faire respecter la loi de la jungle qui petit à petit s'instaure.

Au dessus de nos têtes, très haut dans le ciel, les ronronnements des avions nous donnent à penser que la délivrance n'est peut être pas éloignée. Au passage d'une gare, une femme nous crie "Vous n'atteindrez pas l'Allemagne, un accord est intervenu !..." et cependant le train roule... roule...roule toujours vers l'Est.

A Vic-sur-Aisne et Soissons chefs de gare et infirmières de la Croix-Rouge tente de retenir le train mais en vain, un fou furieux commande le convoi comme disait Jacques Vigny. A quelques kilomètres de Reims survint un arrêt brutal, il se murmure que des patriotes ont fait sauter la voie. Ah ! braves patriotes ! vous avez risqué votre peau pour sauver la nôtre et pourtant si nous vous avons béni, nous vous avons aussi maudit car votre action n'a fait qu'ajouter à notre supplice déjà trop long.

Dans les wagons maintenant les tinettes débordent. Des fous hurlent des propos

incohérents. Certains lèchent la sueur qui coule du dos de leur voisin immédiat. Ici un homme promet sa fortune pour un peu d'eau, là, un autre appuyé sur le bord du bidon, déclame des vers ! Des malades sont étouffés dans la cohue, leurs cadavres sont entassés dans un coin... Ouf ! il y a maintenant un peu plus de place...

A la nuit tombant des coups de feu retentissent... Le train s'arrête une nouvelle fois.

C'est une évasion. Les schupos s'élancent dans la campagne avec leurs chiens policiers. Plusieurs évadés sont repris et abattus. Cinq détenus choisis parmi les plus jeunes sont contraints de creuser leur tombe dans une excavation de bombe, et sont abattus froidement d'une balle dans la tête en guise de représailles. Leurs codétenus sont sortis de leur wagon et répartis dans les autres, ce qui fait que certains sont bourrés à 120 voire 130 déportés.

Et nous continuons d'errer sur les voies française, Reims, Chalons-sur-Marne, Pagny-sur-Meuse, Toul, marquent notre passage. Ces détours auraient pu nous sauver, en fait, ils prolongent notre calvaire, et lorsque nous atteignons le territoire Allemand tout espoir d'évasion s'évanouit.

A Homburg nos geôliers consentent à nous distribuer quelques nourritures liquides et un peu d'eau. Nos langues gonflées et râpeuse reprennent à nouveau forme pour quelque temps et nous pouvons saliver à nouveau.

A partir de ce moment, le train circule plus vite. En 24 heures nous traversons la moitié de l'Allemagne et après Weimar c'est la montée sur Buchenwald. Voilà déjà quatre longs jours que nous étouffons dans nos cages, quatre longs jours que nous vivons des scènes plus atroces les unes que les autres, que nous pataugeons dans nos excréments qui se mêlent au maltrofruit de la Croix Rouge, que nous côtoyons les cadavres et des fous... Mais ne le sommes nous pas tous plus ou moins ? Et voilà maintenant que ce train diabolique n'en finit pas d'arriver, et qu'il chemine de plus en plus lentement sous un soleil de plus en plus implacable, sans que la moindre brise puisse atténuer la pesanteur de ses rayons. Ici et là de nombreux cas d'étouffement se manifestent, la situation est horrible.

Notre train stoppe. C'est l'arrivée, mais durant de longues, très longues heures, les portes restent solidement cadenassées.

Francois Michaut rapporte cette scène dans son livre : " Esclavage pour une Résurrection" :

"Avisant sur le quai un officier SS je lui crie en allemand "faites apporter de l'eau, plusieurs de mes camarades vont mourir !"" - Qu'ils crèvent ! fut sa réponse."

C'est hélas ce qu'il advint à beaucoup puisqu'à l'ouverture des portes une soixantaine de cadavres est dénombrée, le reste relève plus de l'hospitalisation d'urgence que du camp de concentration qui est là, devant nous, avec cette inscription désormais célèbre sur son portail :

"JEDEM DAS SEINE"
(A chacun son dû)

Notre du a été pour d'aucun la mine de sel de Stassfurt, pour d'autres des usines d'armement et pour d'autres encore la vie atroce du camp de concentration de

Buchenwald, avec ses usines et sa carrière qui avalait littéralement les hommes. Nous rentrions alors dans ce terrible "détail de l'histoire" et une autre page de la déportation allait s'inscrire à partir de ce moment précis.

Notre convoi, il faut le préciser, malgré son horreur, n'a pas été le plus terrible, n'oublions pas "le train de la mort" du 2 juillet précédent ; mais il a été le dernier qui a quitté Compiègne, et en ça il est un symbole...

Pierre Bur
Matricule 78617
Kommando Neu-Stassfurt

A la gare de " Saint-Brice, Courcelles", à quelques kilomètres de Reims survint le premier arrêt brutal.
A Dompremy après Vitry Le François eut lieu l'assassinat des jeunes après la tentative d'évasion du train.

